

Entre le Nord rêvé et le Nord réel. La confrontation des écrivains du Sud avec la réalité du Nord

Danielle Dumontet
Romanisches Seminar
Johannes Gutenberg-Universität Mainz (Allemagne)

Résumé – Les écrits de Gérard Étienne et d'Émile Ollivier, deux auteurs d'origine haïtienne exilés au Québec, s'inscrivent dans les écritures migrantes, théorisées entre autre par Édouard Glissant. L'auteure propose l'étude des effets de la migrance dans un pays nordique sur leur production écrite, à travers les relations Nord-Sud, et les connexions entre la réalité et l'imaginaire. La transposition de l'exil vécu par les deux auteurs dans le texte littéraire s'articule autour d'effets sémantiques et textuels caractéristiques de ces rapports. À partir des chronotopes nordiques établis par Michel Onfray, il s'agit dans cet article d'examiner l'utilisation esthétique de la figure de la nordicité pour ces écrivains venus du Sud.

Comme le remarque avec justesse Daniel Chartier dans l'article « L'hivernité et la nordicité comme éléments d'identification identitaires dans les œuvres des écrivains émigrés du Québec »,

[l]e Nord apparaît peu comme un référent géographique, [mais] plutôt comme une riche et vaste accumulation de discours, de symboles, de schémas narratifs, de figures, de couleurs, bref, comme un système discursif multidisciplinaire et pluriculturel appliqué *par convention* à un territoire donné¹.

En effet, le clivage Nord-Sud fonctionne selon un système de stéréotypes ancrés dans les modes de pensée universels : le Nord est associé au froid, à la glace et à la neige qui génèrent l'isolement de l'être humain; le Sud, au soleil et à la luminosité qui génèrent la chaleur des contacts humains. Nous avons affaire là à l'éternelle reproduction des mêmes modèles d'explication avec tous les effets d'exotisation que cela peut

¹ Daniel Chartier, « L'hivernité et la nordicité comme éléments d'identification identitaires dans les œuvres des écrivains émigrés du Québec », Petr Kylousek, Józef Kwaterko et Max Roy [éd.], *L'imaginaire du roman québécois contemporain*, Brno (République Tchèque), Université de Masaryk et Montréal, UQAM, Centre de recherche Figura sur le texte et l'imaginaire, 2006, p. 124 (l'auteur souligne).

Danielle Dumontet, « Entre le Nord rêvé et le Nord réel. La confrontation des écrivains du Sud avec la réalité du Nord », Daniel Chartier [dir.], *Le(s) Nord(s) imaginaire(s)*, Montréal, Imaginaire | Nord, coll. « Droit au pôle », 2008.

LE(S) NORD(S) IMAGINAIRE(S)

comporter. Édouard Glissant s'oppose à l'unicité et l'univocité d'une telle vision du monde et questionne dans ses nombreux essais le bien-fondé d'une poétique de la relation qui, justement, confronte le Même à l'Autre et voudrait que s'établisse un mariage des saveurs des pays et des paysages. Derrière la neige qui transforme un paysage en une étendue blanche, calme et immobile, ne peut-il pas se cacher aussi le besoin ou la contrainte de connaître aussi le froid et la solitude? Ou encore, que cachent les pays où règne l'été perpétuel, comme aiment à vanter les visiteurs des Antilles? Pour Glissant, il ne s'agit nullement d'un été perpétuel, mais d'une saison unique, qui, du fait de sa permanence, ne contraint pas les habitants à la méditer. D'où la nécessité de mettre en relation aussi les paysages comme il veut bien en faire l'expérimentation dans un passage du *Discours antillais* à partir des paysages des Antilles et du Québec :

Il est légitime d'introduire dans la vision des paysages antillais – monts et mers, plats des sables, tourments des mornes – l'égal vertige du pays québécois. On dit qu'en certains endroits au nord du Québec, comme sans doute dans les steppes de Russie, on perd le sens des directions et on ne se voit pas avancer. Je suis curieux de cette poétique-là; tout comme l'enfant qui souhaitait : « je voudrais bouillir comme l'eau, pour savoir ce qu'elle éprouve », je me dis : « Je voudrais au moins une fois me sentir sourdre d'une si monotone immensité, pour comprendre quel rythme de vie vous y prend. » Quel rythme des mots monte en vous².

Pour Édouard Glissant, naître au tout-monde, c'est pratiquer la mise en relation et développer une nouvelle poétique tissant des ouvrages aux fils se croisant, s'entremêlant et donnant des résultats souvent ou parfois imprévisibles.

Dans un monde marqué désormais par l'émigration et l'immigration, où les flux migratoires des pays pauvres du Sud vers les pays riches du Nord vont en s'accéléralant, les effets d'une nouvelle mise en relation des paysages, des pays ainsi que des stéréotypes associés à l'imaginaire de ces mêmes pays sont nombreux et peut-être encore mal étudiés. Désormais, les littératures ne s'écrivent plus à partir d'un lieu ou d'un imaginaire uniques, elles s'écrivent au confluent des langues, des territoires et des imaginaires. Le cas des écritures migrantes au Québec me semble à ce propos tout

² Édouard Glissant, *Le discours antillais*, Paris, Seuil, 1981, p. 329.

ENTRE LE NORD RÊVÉ ET LE NORD RÉEL

particulièrement intéressant. Daniel Chartier, toujours dans le même article cité précédemment, note que « les écrivains émigrés induisent une “nordification” du paysage, “nordification” qui s’est par la suite étendue, soulignant le caractère “polaire”, comme l’écrivent les écrivains d’origine haïtienne, de Montréal³ ». Le groupe de ces écrivains vivant et travaillant à Montréal illustre tout particulièrement les effets imprévisibles des rencontres entre paysages, imaginaires et stéréotypes liés à ces imaginaires. Joël DesRosiers avait déjà analysé les effets littéraires des migrations d’auteurs en provenance des pays du Sud dans un essai au titre à valeur prémonitoire, « Gouverneurs de l’hiver », paru dans son recueil *Théories caraïbes*, titre qu’il explique comme suit :

À considérer le groupe d’écrivains québécois d’origine haïtienne, établi sur des frontières littéraires de plus en plus contestables, il m’est apparu séant de les appeler *Gouverneurs de l’hiver*. Le terme gouverneur trahit la prégnance du modèle sociétal paysan [...]; quant au mot hiver placé en oxymoron, il renvoie à l’avertissement lancé par le poète Gilles Vigneault : « mon pays, ce n’est pas un pays, c’est l’hiver⁴ ».

Vu les nombreuses études parues ces dernières années s’intéressant aux écritures migrantes au Québec, tant d’un point de vue de l’histoire littéraire que d’un point de vue de la poétique du texte, les phénomènes de migration littéraire semblent avoir perdu de leur acuité. Pourtant, les effets de transversalité n’ont pas encore été suffisamment révélés. Prenons le cas des écrivains d’origine haïtienne : Haïti est le pays qui a donné le plus d’auteurs au Québec avec 45 auteurs, après la France⁵. Les raisons qui ont amené nombre d’Haïtiens à choisir le Québec sont à chercher bien sûr dans l’histoire d’Haïti; les études sur l’exil des Haïtiens révèlent qu’il y eut plusieurs vagues d’arrivées massives au Québec. La première a eu lieu peu après l’accès au pouvoir de François Duvalier, entre les années 1960 et 1970, et sera suivie par des vagues aux motifs quelque peu différents, tantôt politiques, tantôt économiques, et ce, particulièrement dans les années 1970 et 1980. Dans le premier cas, il s’agit d’intellectuels qui avaient déjà commencé à faire parler d’eux en Haïti comme journalistes, poètes ou

³ Daniel Chartier, *op. cit.*, p. 124.

⁴ Joël DesRosiers, « Gouverneurs de l’hiver », *Théories caraïbes*, Montréal, Tryptique, 1996, p. 146.

⁵ Voir Daniel Chartier, *Dictionnaire des écrivains émigrés au Québec, 1800-1999*, Québec, Nota bene, 2003.

LE(S) NORD(S) IMAGINAIRE(S)

écrivains. Parmi ceux-ci comptent Serge Legagneur, Anthony Phelps, Gérard Étienne, Émile Ollivier, etc. Dans un autre cas, nous avons affaire à de jeunes Haïtiens qui quittent le pays pour des raisons politiques, économiques ou pour échapper aux conditions de vie précaires, tel par exemple Dany Laferrière. Cette deuxième vague va entraîner un autre phénomène, puisque une nouvelle catégorie d'auteurs haïtiens, comme Joël DesRosiers et Stanley Péan, nés de parents haïtiens en Haïti, mais élevés au Québec et ayant pour la plupart fréquenté les écoles québécoises, va apparaître sur la scène littéraire québécoise. La particularité de cette diaspora haïtienne au Québec réside dans le fait que les auteurs haïtiens au Québec participent à trois discours littéraires : le discours haïtien, le discours québécois avec sa composante immigrante et le discours officiel de la Francophonie. Ces auteurs disposent aussi de maisons d'édition québécoises ou françaises qui les accueillent. Deux maisons d'édition, les éditions CIDIHCA et les éditions Mémoire d'encrier en particulier, font un travail de valorisation des publications ayant trait à Haïti. La reconnaissance des auteurs par le champ littéraire québécois s'est effectuée certes lentement et non sans difficulté, mais leur groupe est désormais pris en charge par la critique et les institutions littéraires, puisque certains d'entre eux ont reçu des prix littéraires prestigieux ou encore sont entrés dans les programmes d'études littéraires et sont publiés par des maisons d'édition québécoises. En ce sens, le statut de la diaspora haïtienne au Québec est tout à fait particulier et nous pouvons presque parler d'un groupe, celui des « Gouverneurs de l'hiver », même si chacun d'entre eux se réclame d'une autonomie forcée⁶.

Nous avons choisi de parler ici de l'œuvre de deux auteurs d'origine haïtienne de la première génération, Gérard Étienne et Émile Ollivier; le premier est né en 1936 au Cap-Haïtien et s'exile au Québec en 1964 pour des raisons politiques. Le deuxième, né en 1940 à Port-au-Prince, part en exil en 1965 et s'installe au Québec en 1966, où il meurt en 2002. Le cheminement de l'œuvre littéraire de ces deux auteurs est particulièrement éclairant quant aux effets de migration sur la texture de leur écriture. Nous

⁶ Il serait intéressant à ce sujet de confronter dans une étude plus conséquente le nord antillais tel que Nathalie Schon l'a développé dans l'article « Le nord antillais : un itinéraire exotique » (Monique Dubar et Jean-Marc Moura [éd.], *Le Nord, latitudes imaginaires*, Lille, Université Charles-de-Gaulle-Lille 3, coll. « UL3-travaux et recherches », 2000, p. 459-468) au Nord tel que nous le présentons ici dans sa dimension haïtiano-québécoise car, dans ce cas-ci, il n'y a pas de clivage Métropole/Département ou encore Colonisateur/Colonisé ou bien encore Centre/Périphérie.

ENTRE LE NORD RÊVÉ ET LE NORD RÉEL

assistons au fur et à mesure de la construction de leur œuvre à des effets de délocalisation de l'espace d'écriture aussi bien qu'à des effets de contamination qu'il nous faudra à un autre endroit examiner avec plus d'attention. Nous pourrions nous demander s'il est à propos de parler ici de transmigration, s'il ne faudrait pas plutôt parler d'effets de transversalité entre textes littéraires qui se font de plus en plus nomades. Le cas de la littérature haïtienne – et il est légitime de se poser les questions fondamentales : que représente cette catégorie? existe-t-il encore une littérature nationale haïtienne? – est certainement des plus intéressants si nous essayons de l'étudier comme un cas modèle des littératures sans domicile fixe. Les littératures – nous employons ce pluriel volontairement – des diasporas haïtiennes s'écrivent en langues étrangères et dans des espaces étrangers, et sont peut-être celles qui feront imploser le concept de littérature nationale.

Dans cette étude qui s'intéresse à la difficile relation Nord-Sud en littérature, il sera donc question tout d'abord de la transposition littéraire de l'arrivée au Québec, puis des effets de transversalité dans le tissu du texte à partir de l'utilisation de certains chronotopes nordiques. Ainsi, nous essaierons de répondre à la question posée par Joël DesRosiers dans son essai précédemment cité :

Quoi de plus ironique et désespéré que le geste d'un écrivain qui ambitionne le titre de gouverneur de l'hiver? Abandonnant l'insularité, la luxuriance, la chaleur pour le continent alité, l'austérité, le froid, quel désir d'hiver le pousse à marronner l'exiguïté pour l'immensité⁷?

La transposition littéraire de l'arrivée au Québec

Nous avons constaté dans un article intitulé « Hybridité textuelle/Effets de texte – Hybridité linguistique/Effets de langue dans les textes des écritures migrantes au Québec⁸ », que, pour les auteurs qui avaient connu l'expérience souvent traumatisante d'un exil forcé, la nécessité de revivre les conditions qui les ont poussés à fuir, devient indispensable pour mieux

⁷ Joël DesRosiers, « Gouverneurs de l'hiver », *op. cit.*, p. 146.

⁸ Dans Hafid Gafaïti, Patricia M.E. Lorcín et David G. Troyansky [éd.], *Migrations, diasporas et transculturalités francophones, Littératures et cultures d'Afrique, des Caraïbes, d'Europe et du Québec*, Paris, L'Harmattan, 2005, p. 83-106.

comprendre la réalité de ce départ. Les narrateurs se font alors historiens de leur récit personnel qu'ils mettent en relation avec l'Histoire du pays qu'ils ont quitté, tant et si bien que la réception de ces textes confond souvent réalité et fiction ou bien encore fonctionne sur un modèle réducteur en ne voyant en ces textes que des autobiographies non déclarées. C'est ainsi que la Pacotille – nom que s'est donné le narrateur-*je* du roman *La Pacotille*⁹ de Gérard Etienne, qui eut à subir la torture des sbires du Monstre dans son pays dont il a réussi à s'échapper – ne peut s'empêcher, depuis son exil montréalais, d'évoquer son départ et de le considérer comme une fuite devant les crimes monstrueux et comme une lâcheté vis-à-vis des camarades qu'il a abandonnés. Il y a comme une insistance à vouloir revivre ces moments du départ, à reconstituer le sens profond d'une fuite. Les narrateurs deviennent alors hantés par la nécessité de faire un travail de mémorialiste, afin de dire et redire les crimes de l'humanité commis par les monstres au pouvoir et de lutter contre le laminage du temps sur les souvenirs douloureux. Chez l'exilé qui a réussi son départ, mais qui est tout à fait aussi conscient qu'il a une dette envers tous ceux qui sont restés au pays et qu'il a donc abandonnés aux crimes et turpitudes des « Grands Chefs », il y a comme des accès de fièvre qui seraient des symptômes d'une maladie grave : la lâcheté. Il est alors déchiré entre la joie d'avoir échappé à la torture, liée à l'espoir d'une nouvelle vie, et son sentiment de lâcheté. L'arrivée dans un pays symbolisant la liberté politique et économique, dans un pays où tous les rêves sont possibles, est au début toujours et forcément prometteuse : « Dans l'avion qui me transportait, je me voyais dans une ville qui prendrait la forme d'un jardin » (*PAC*, 25). C'est aussi l'espoir d'une nouvelle vie décente qui avait poussé le protagoniste de la nouvelle « Une nuit, un taxi » – issue du recueil *Regarde, regarde les lions*¹⁰ – d'Émile Ollivier, Lafcadio Larsène, à entreprendre la grande traversée qui devait le mener jusqu'à Montréal, ville étape, avant de pouvoir franchir la frontière des États-Unis pour aller s'installer à New York. À l'aéroport, il monte dans un taxi, donne une adresse à New York et passe la nuit dans cette voiture, se croyant sur la route des États-Unis. Au petit matin, soulagé de trois cents dollars, il arrive à ce qu'il croyait être son ultime destination. Quelle n'est donc pas sa surprise d'apprendre qu'il n'a jamais quitté Montréal, qu'il a été

⁹ Gérard Etienne, *La Pacotille*, Montréal, L'Hexagone, 1991. Désormais, les références à ce texte seront indiquées par le sigle *PAC*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

¹⁰ Émile Ollivier, *Regarde, regarde les lions*, Paris, Albin Michel, 2001. Désormais, les références à ce recueil seront indiquées par le sigle *RRL*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

ENTRE LE NORD RÊVÉ ET LE NORD RÉEL

la proie facile d'un chauffeur de taxi qui a flairé en lui la « bonne affaire ». C'est donc en victime consentante qu'il s'installe dans un pays qu'il n'a toutefois pas choisi, mais qui s'est imposé à lui, qu'il y trouve du travail comme chauffeur de taxi, ironie du sort, prend femme et fait des enfants. Au bout d'une vingtaine d'années, satisfait de la vie qu'il s'est forgée, il semble ne plus avoir d'autre désir que de vivre dans la sérénité. C'est alors qu'il se fera rattraper par les démons et les croyances de son passé, qui s'emmêleront avec le désordre et le chaos du pays dans lequel il s'est installé : la nuit de la Saint-Jean-Baptiste, il commettra le meurtre d'une femme sur le pont Jacques-Cartier, femme dont il ne sait trop si elle ne serait pas l'incarnation d'une diablesse de ses rêves de jeune homme.

Ainsi, l'espoir fait très vite place à la déception chez l'exilé qui doit s'empresser d'apprendre à vivre avec des difficultés qu'il n'avait pas toujours supposées. Pour le protagoniste de la nouvelle éponyme du recueil *Regarde, regarde les lions* d'Émile Ollivier, le départ de l'Île, transformée en un lieu infernal et invivable, était devenu une nécessité, voire une obsession, et fera de lui un être sans papiers condamné à l'errance. Celle-ci le mène enfin, après maintes pérégrinations dans différents lieux d'exil, dans un pays où la frontière se passe facilement, le Canada, pays de toutes les possibilités, mais qu'il n'a pas choisi non plus, celui-ci s'étant imposé à lui du fait de ses frontières moins étanches que celles de nombreux autres états. Il s'y voit confronté à des réalités jusque-là inimaginables : le premier emploi qu'on lui offre consiste à revêtir le costume d'un lion dans un cirque et à imiter l'autre lion qui se trouve déjà en scène avec le dompteur. Le jeune exilé se voit ainsi condamné à être la proie d'un véritable lion, comme c'était la coutume dans les jeux antiques : l'ancien fils d'esclaves se retrouve dans l'enceinte du cirque tels les esclaves de l'Antiquité que l'on jetait aux bêtes féroces, pour le plaisir des spectateurs : « Manès Delphin déguisé en lion et bouffé tout cru par un lion au cirque. Qu'était-il allé chercher dans ce pays au bout du monde? » (*RRL*, 57) Ce n'est qu'à la fin du spectacle, une fois que les deux félins se retrouvent face à face et qu'ils descendent d'un même mouvement la fermeture éclair de leur costume, que Manès Delphin se rend compte de la terrible méprise dont il a été la victime. L'autre lion est un compatriote contraint lui aussi de jouer la comédie du bouffon du roi dans un cirque où les spectateurs acceptent les étrangers pourvu qu'ils les fassent hurler d'enthousiasme, de peur ou de plaisir.

Les premières expériences faites dès son arrivée par le protagoniste de *La Pacotille* de Gérard Étienne lui font aussi prendre acte des différences de

LE(S) NORD(S) IMAGINAIRE(S)

code et de fonctionnement d'une société, qui, même si elle parle la même langue, ne parle pas le même langage. L'univers familier est remplacé par un univers marqué par une forte individualisation de l'être humain : « On a l'impression de flotter dans un monde où évoluent des êtres sans visage qui ne veulent pas être avalés par le temps. Ça marche vite. Ça court vite. Figure masquée. Corps invisibles. » (*PAC*, 25) Le nègre d'Haïti a l'impression d'être un élément venu déranger un ordre établi depuis longtemps qui régit les multiples pérégrinations des êtres et des véhicules peuplant les rues de la ville de Montréal, une ville dont le tissu urbain semble chaotique et incompréhensible au « nègre des bois » :

On dirait que les passants me boudent, que je suis venu déranger quelque chose, cette file d'automobiles qui roulent incessamment, dérobant aux personnes le peu d'oxygène encore disponible, ces bruits de pelles mécaniques dans les rues, ces mondes interminables de voitures de police. (*PAC*, 25)

Voilà le nègre des bois, le paysan, figurant dans une autre pièce dont il devra apprendre le fonctionnement ainsi que les codes et rituels avant de pouvoir devenir acteur avec les autres, qui possèdent une facilité d'élocution et une élégance qui le transissent. Même si l'exilé est muni de quelques recettes transmises par ses compatriotes, comme posséder un compte en banque et un numéro de sécurité sociale, qui devraient lui permettre d'apprendre à vivre dans ce nouveau monde, il faut d'abord qu'il se fraye un chemin à travers les arcanes de l'immigration : « L'immigration canadienne. Un cauchemar. Une bête à sept têtes. Qui n'entend rien. Qui ne voit rien, sinon le monstre à destination de l'écurie. » (*PAC*, 15) La liste de ceux qui n'ont pas obtenu le statut d'immigré et qui ont été renvoyés dans leur pays d'origine est longue. Certains préfèrent même le suicide au retour. La hantise de se voir à nouveau à la case départ devient une obsession quotidienne vécue par les membres de la communauté haïtienne, qui ne compte plus les extradés et se voit désillusionnée par rapport à ce pays de liberté : « Oui. Un pays de liberté. Sans des rats porteurs de virus. Sans des nègres sauvages. Qui parlent le français. » (*PAC*, 142) Il faut apprendre à attendre, à se faire invisible, à être docile et humble, à disparaître dans la masse de tous les demandeurs d'asile ou bien encore à accepter les différences de traitement dans ce pays de la liberté qui préfère encore et toujours des immigrés moins visibles et moins problématiques que les nègres d'Haïti.

L'utilisation esthétique des chronotopes nordiques

Le Québec est un pays absolument nordique et se construit à partir de ses références à l'hiver. Comme le fait remarquer Louis-Edmond Hamelin, fondateur du Centre d'études nordiques à l'Université Laval à Québec, dans une présentation de la nordicité francophone parue dans *L'année francophone internationale* :

Le faciès francophone de la nordicité a existé bien avant l'installation du concept. [...] Toutefois, à l'intérieur de toute la francophonie, c'est le Québec qui possède le plus haut degré de nordicité, et cela non seulement à cause de sa façade arctique au détroit d'Hudson, mais aussi par le Québec méridional, à Montréal même. [...] Ainsi, la *nordicité totale*, synthèse construite à partir d'une chaîne de référents s'emboîtant du climat à la culture, exprime probablement le différentiel québécois¹¹.

Or, l'hiver, c'est la neige et la neige, c'est le froid. Les allusions au froid et à la neige abondent dans tous les textes dont l'action se situe au Québec. Le froid est mentionné par exemple dès le premier chapitre de *La Pacotille*, alors qu'on lit qu'« il fait de plus en plus froid » et que la première neige est qualifiée de « candide » et « porteuse d'étincelles » (*PAC*, 15). Au début du séjour du protagoniste, la magie de la première expérience de la neige fonctionne encore. Très vite, le froid devient par contre un ennemi qu'il s'agit de combattre, les rues de Montréal où le vent glacial peut s'engouffrer sans obstacles deviennent mortelles, la neige a perdu sa candeur et les flocons de neige brûlent le visage. L'adjectif le plus souvent utilisé pour qualifier le vent est « glacial », le temps est qualifié de « gris » et la neige pèse de tout son poids sur les arbres. Le protagoniste ne peut non plus s'empêcher de ressentir une grande tristesse face à des arbres dépouillés de leurs feuilles, phénomène bien sûr impossible dans le climat tropical :

Je sens monter en moi une profonde tristesse de n'avoir pas de mains assez grandes pour guider les saisons. Assez de forces divines pour préserver la chevelure des arbres. Ça me fait mal. Terriblement mal. Un arbre dépouillé. Un corps sans peau. On dirait les éléments de ma décrépitude... (*PAC*, 158)

¹¹ Louis-Edmond Hamelin, « La nordicité francophone », *L'année francophone internationale*, 2005, p. 102-103 (l'auteur souligne).

LE(S) NORD(S) IMAGINAIRE(S)

La question qui taraude les exilés du Sud est de savoir si la misère et le froid peuvent rendre fou, ce froid qui ronge les troncs des érables, ce vent qui transit tout être humain non habitué et qui rend improbable toute conquête d'une ville se transformant alors en forteresse invincible. Il est intéressant à ce propos d'étudier l'utilisation qui est faite des chronotopes nordiques tels que le philosophe Michel Onfray en a établi la grille dans son essai *Esthétique du pôle Nord*¹². À partir d'un des premiers chronotopes nordiques, le temps climatique, Michel Onfray décrit le froid et ses effets sur le corps humain : « le froid transforme le corps en plaie, en perpétuelle occasion de souffrance¹³ », ou bien encore :

Le corps devient un immense tremblement, il s'efface absolument ou plutôt il se présentifie exclusivement sur le mode douloureux. Il disparaît comme possibilité d'un objet dont on a la conscience claire et joyeuse; fin de la carcasse chaude, tiède, aux mouvements déliés et souples; anéantissement de la chair heureuse; vaporisation des humeurs complices¹⁴.

Nous aimerions examiner l'utilisation esthétique de cette figure typique de la nordicité dans certains textes de Gérard Étienne et d'Émile Ollivier. Les forces du dehors hostiles à l'homme le forcent à se déplacer dans un univers qui risque à tout moment de lui être fatal. Le froid génère l'isolement de l'être humain qui est seul face à ces intempéries mortelles. Manès Delphin, le protagoniste de la nouvelle « Regarde, regarde les lions », n'ose pas crier à l'employé de l'agence pour l'emploi ses difficultés avec l'hiver, avec les trottoirs qui « brillent comme miroirs des anges », avec le vent qui lacère les visages.

Si nous examinons le traitement du froid ou de la neige dans *La Pacotille* et *Vous n'êtes pas seul*¹⁵, nous constatons que l'auteur utilise des termes qui marquent la terreur du protagoniste : « Une bête aussi la neige. Un monstre aussi le froid. » (*PAC*, 223) Les masses de neige sont cruelles, elles deviennent semblables à des plantes carnivores. Elles forcent l'être humain à avancer pour ne pas mourir, pour ne pas succomber à la morsure mortelle

¹² Michel Onfray, *Esthétique du pôle Nord*, Paris, Grasset, 2002.

¹³ *Ibid.*, p. 29.

¹⁴ *Ibid.*, p. 30.

¹⁵ Gérard Étienne, *Vous n'êtes pas seul*, Montréal, Balzac éditeur, 2001. Désormais, les références à ce texte seront indiquées par le sigle *VS*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

ENTRE LE NORD RÊVÉ ET LE NORD RÉEL

du froid qui pénètre insidieusement les membres du corps, comme le décrit Onfray : « Le froid saisit les corps et les momifie¹⁶ ». Gérard Étienne traduit le saisissement exercé par le froid ainsi :

Une force paralyse mes jambes. Alors j'essaie de ramper. Je rampe pour me retrouver, quelques mètres plus loin, devant une autre montagne de neige. Ce soir-là, j'allais de montagne en montagne. De calvaire en calvaire. (*PAC*, 224)

Le protagoniste de *Vous n'êtes pas seul* s'efforce lui aussi d'échapper à la paralysie des membres provoquée par le froid : « Il s'efforce de contracter ses muscles dans l'espoir de se libérer de la paralysie, ses pieds, ses jambes, ses mains. » (*VS*, 10)

Le narrateur de *La Pacotille* met en relation deux fléaux, celui des guêpes dans son morne natal et celui de la tempête de neige dans son nouveau pays, et montre combien le nouvel arrivant est désarmé face au froid, à la neige, auxquels il associe l'apocalypse :

Je marche. Non. Je traîne. La tête baissée. Les protestants n'ont pas tort de prêcher la fin du monde. Aucune vie n'est possible dans une telle apocalypse. Le néant derrière moi. Le néant devant moi. Des vents d'une puissance démoniaque me foutent la neige en plein visage. Ça brûle, Seigneur. Ça fait mal. Quand je tombais sur un nid de guêpes dans les mornes, je pouvais au moins prendre mes jambes à mon cou, enfoncer davantage mon chapeau de paysan, battre l'air avec mes mains. Jusqu'à la fuite de la dernière attaquante. (*PAC*, 223)

La scène d'ouverture de *Vous n'êtes pas seul* présente au lecteur une tempête de neige aux dimensions apocalyptiques : là aussi, la tempête de neige est comparée à un monstre qui s'apprête à dévorer l'être humain qui ose encore s'aventurer dans ce monde de la terreur climatique. Une trop grande témérité risque de coûter définitivement la vie à celui qui, tel autrefois le coureur des bois – appelé par l'auteur « explorateur de forêts » – , n'a pas su obtempérer face aux éléments trop forts pour lui. La souffrance et la mort, la douleur et la torture sont intimement associées au froid : « Et agonisent les lumières des lampadaires, alors que les pompiers s'apprentent à maîtriser un sinistre produit par les décharges nerveuses d'un ciel aujourd'hui en colère. » (*VS*, 7-8)

¹⁶ Michel Onfray, *op. cit.*, p. 32.

LE(S) NORD(S) IMAGINAIRE(S)

Une figure généralement liée au Nord est celle des grands espaces, figure que Michel Onfray définit comme le temps étendu, l'espace : « la vastitude transfigure l'être humain en fragment, en tout petit morceau installé dans un temps limité, mais évoluant dans une perspective à perte de vue¹⁷ ». Ici, il ne s'agira pas de grands espaces au sens commun du terme, mais d'une métropole à la topographie indéchiffrable, Montréal. La confusion des lieux vécue par les protagonistes des différents romans de Gérard Étienne est un des traits déterminants de l'élaboration spatiale. Les repères ont disparu, reste une vastitude indéchiffrable qui empêche l'inscription spatiale des protagonistes. La rhétorique de la ville est bâtie à partir de la démesure des rues : « Rue Sherbrooke. Une espèce de serpent dont la queue se prolonge à l'infini. Une fée boréale au cou orné de perles, cependant dénué de poésie » (*PAC*, 68) et de l'accumulation des données topographiques, historiques, comme dans l'extrait d'*Un ambassadeur macoute à Montréal* :

On ne reconnaît plus la ville. Aspergée de gazoline par les monstres de Ford. Saupoudrée d'écailles de gros souliers. Complètement chambardée. Un dépotoir où se tordent des chenilles et où les laissés-pour-compte cherchent un morceau de jambon fumé. [...] On croirait voir sortir des niches, tout au haut de l'hôtel Queen Elisabeth, une foule de diables qu'on n'arrive pas à étiqueter, tellement ils passent vite comme des coups de vent. Alexis Accius, les jambes tremblantes, est planté au coin des rues Metcalfe et Sainte-Catherine. Fourbu. Dépaysé. Il tourne à l'envers dans une ville que les missionnaires blancs postés dans son bourg depuis des générations, considéraient comme le paradis des Amériques¹⁸.

L'espace devient un ennemi que l'homme ne maîtrise plus : « Une pente à gravir. Une pente qui m'a déjà agressé, par sa forme de serpent, par sa laideur » (*PAC*, 223), ou bien encore cette ville tentaculaire prend la figure du diable qui entraîne celui qui s'y aventure dans une descente aux enfers :

Jamais la ville n'a paru aussi diabolique à Adrienne. Elle n'a jamais eu l'occasion de la visiter de fond en comble, d'explorer de long en large la rue Marie-Blais, la rue Claire-Brossard, le boulevard Paul-Soulard, avec des édifices dans leur grand déploiement de verre, des gratte-ciel dont les cheminées lâchent une espèce d'odeur de mélasse, de goudron, de bière

¹⁷ *Ibid.*, p. 43.

¹⁸ Gérard Étienne, *Un ambassadeur macoute à Montréal*, [s.l.], Nouvelle Optique, 1979, p. 13.

ENTRE LE NORD RÊVÉ ET LE NORD RÉEL

vieillot, avec une poussière de feuilles d'automne qui vous étouffe. Sans parler des autobus dont le gaz carbonique vous fait éternuer pendant de longues minutes¹⁹.

Le trop d'espace génère le vide et accule le protagoniste au néant : « La rue Larivière se replie. La terre se met à trembler sous les pieds de l'avocat. » (RMC, 191)

Le narrateur de la nouvelle « La répétition » d'Émile Ollivier a mis longtemps avant de comprendre la ville de Montréal qui était au début de son exil un « sphinx aux énigmes impossibles à déchiffrer²⁰ ». Avec le temps, il ose s'aventurer dans les nombreuses rues de cette ville tentaculaire, il apprend à décoder le fonctionnement de ses quartiers :

Les jours où le soleil déborde de générosité, je me mets en grands frais, traverse la rue Sherbrooke, évitant, allez savoir pourquoi, de bifurquer sur Greene. Entre Atwater et Guy, j'ai quelques instants de déprime, car il n'y a des maisons que d'un côté de la rue; de l'autre, le développement fulgurant de ces dernières décennies, ce grand bond impulsé par la modernisation ont pratiqué des saignées et laissé couler de longs rubans d'autoroute comme autant de rivières asséchées. Je reprends petit à petit ma bonne humeur qui éclate rue Saint-Laurent. [...] Quand le soleil crève vraiment le ciel, je pousse une pointe vers la rue Jean-Talon. [...] Quelquefois, quand tombent le soir et les torpeurs de la ville, je reviens sur mes pas et j'escalade le mont Royal. (RRL, 131-132)

Un autre chronotope nordique, toujours selon Michel Onfray, est le temps géologique, la pierre : « La minéralité règne sans partage et avec elle ses qualités rares et inhumaines : la dureté, la compacité, le fil du rasoir impitoyable, l'arrête coupante, le tranchant effilé, l'inhospitalité de l'impénétrable²¹ ». L'univers minéralisé se retrouve dans *Une femme muette*²², dans les descriptions de bâtiments gris, fermés, déserts, les centres d'achat qui se transforment en montagnes que personne n'est en mesure

¹⁹ Gérard Étienne, *La romance en do mineur de Maître Clo*, Montréal, Balzac éditeur, 2000, p. 91. Désormais, les références à ce texte seront indiquées par le sigle RMC, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

²⁰ Émile Ollivier, « La répétition », *Regarde, regarde les lions*, op. cit., p. 129.

²¹ Michel Onfray, op. cit., p. 16.

²² Gérard Étienne, *Une femme muette*, Montréal, Nouvelle Optique, 1979.

LE(S) NORD(S) IMAGINAIRE(S)

d'escalader. Une citation de Michel Onfray, toujours dans l'illustration de la pierre, semble particulièrement intéressante :

Les brumes enveloppent, circonscrivent, entourent, étouffent discrètement, elles noient, enserrent dans de vastes étreintes invisibles, puis raréfient l'air, attaquent la respiration, digèrent l'oxygène, rafraîchissent les poumons et rendent courte la respiration des humains²³.

Dans cet univers de pierre coulé dans du brouillard et de la brume, les protagonistes des romans de Gérard Etienne tout comme ceux des romans d'Émile Ollivier ont tous connu un moment d'apnée.

Les figures de la nordicité sont récurrentes dans les romans cités et induisent un processus de nordification de l'écriture de ces deux auteurs venus du Sud, qui, en inscrivant leur écriture dans un ailleurs, vont rejoindre en ce sens les schèmes de leurs confrères québécois.

²³ *Ibid.*, p. 17.